



Les Ambassades

La poésie française contemporaine
manifestation organisée par le
CRL - Centre

Rencontre avec

Patrice Delbourg
Ecrivain, critique à l'Evènement du jeudi

Lecture par

la Compagnie Frasil

Vendredi 21 mars 1997

20h30

Médiathèque Municipale
Romorantin-Lanthenay

Patrice Delbourg



Poète, romancier, chroniqueur littéraire à *l'Évènement du Jeudi*, à « Papou » sur France-Culture,

Il est né et vit à Paris.

Le Prix Appolinaire 1996 et le prix de la Société des gens de lettres lui ont été décernés pour son recueil de poésie, *L'Ampleur du désastre*, paru au Cherche-Midi en 1995.

Ecrivain français. Poète des villes blafardes soumises au néon et au béton, ce piéton arpente son angoisse avec une délectation morbide non dissimulée.

Patrice Delbourg joue admirablement avec les mots et, chez lui, l'humour veille toujours, prêt à bondir sur la bêtise commune.

IN : Dictionnaire universel des littératures. PUF, 1994.

1

DELBOURG, Patrice (1949-...)

C'est le 7 octobre 1949, au petit matin, à l'hôpital de La Pitié, Paris treizième, dans les services du docteur Massepain ou Passegrain, qu'il émigra pour la première fois de lui-même. Péridurale, forceps, double cordon ombilical autour du cou et tout le tintouin. Trois semaines de controverses autour d'une couveuse. On le donna longtemps pour mort. La suite ne fut qu'un long répit. Exister est un plagiat, disait fréquemment un de ses auteurs favoris.

Dès son premier cerceau il commençait à régir ses trognons d'existence selon les principes d'insignifiance et de frivolité. Il écrivait dans la sourde fièvre des mauvaises siestes et des réveils en sursaut, montrait ses litanies par effraction, publiait par inadvertance. Parcimonieux en amitié, faussaire en amour, seule une certaine courtoisie de la fatigue lui permettait d'avoir encore une émergence sociale. Gosse en voyage, il lui manquera toujours un peu de moustache pour se sentir adulte. Il passera sûrement des langes au linceul, sans transition. Le réel bille en tête, dans tous ses excès, ses approximations et son désarroi.

Au milieu de sa vie, ça n'allait vraiment pas très fort, mais cela n'avait jamais vraiment été et c'est un peu ce qu'il voulait dire dans la plupart de ses livres. Très peu de chose en somme. Dans ses récits, épisodiques, mal foutus, d'aucuns évoquaient la trame grise que mènent les personnages d'Emmanuel Bove, Henri Calet ou d'autres marathoniens de l'ennui, emmaillotés dans une curieuse obstination à se nourrir de leur propre désespoir. Peut-être bien. Le lecteur a toujours raison. Dans ses poèmes, ou prétendus tels, surfaces trouées comme de la cire à miel, certains parlaient de gifles audiovisuelles, de procès-verbaux sous formol ou de télégrammes d'effroi mis au goût ou au dégoût du jour. Comme un cri prolongé, loin des avatars stériles des contorsions rhétoriques. La poésie, exercice de survie qu'il pratique par attrait pour l'estocade, ne le console pas tout à fait du Far West perdu, ni du temps des balcines blanches, mais lui laisse le temps de fertiliser ses angoisses.

Chaque séquence semble la narration en lambeaux d'un homme qui fut le témoin d'une scène insoutenable. Presque trop décousu pour avoir la force de haïr, un lyrisme ordinaire, obscène souvent, se déroule comme un documentaire sans cesse stoppé par les butoirs du doute. Il se regarde dans les miroirs. Il se touche les joues, les bras. Oui, c'est bien lui. Ou l'autre, le carbone du voisin. Il scrute son blanc de l'oeil, examine ses selles, dix ans bientôt de psychothérapie de soutien dont les résultats se laissent fâcheusement attendre. Son indolence naturelle lui interdit de songer au suicide même si, certains matins, son visage lui devient par trop étranger.

On le rencontre souvent dans les gradins des stades de football, dans les coulisses du music-hall, dans les cabines de peep-show, en train de prendre le pouls du néant sur les boulevards de la déglingue. Il affectionne les dérives insécurisantes et ses ennuis d'argent sont constants. Une pharmacie ambulante à base de neuroleptiques et antidépresseurs ne quitte jamais ses poches intérieures. Il travaille dans un journal. Il parle dans un micro. Il a peur en avion. Il bande, rassurante mécanique. Il bouffe, comme c'est étrange. Il va au casino. Il aime les îles, la crème de marron vanillée, la fellation lente, les mauvais calembours, les journaux du soir et les jeux radiophoniques. On ne lui connaît guère de passion, tout au plus des marottes. Le puzzle d'une vie en miettes à ramasser. C'est moche. C'est banal. C'est insane. Il le veut, c'est ainsi.

Dans des caillots de rêve, il fait souvent du trapèze avec ce goût de vivre si mal. Il se branle, hargne salutaire. Son corps parle contre lui. Il emménage dans le fade. Zombi chaplinesque sautillant sur la marelle du quotidien. Un pied dans l'absolu, l'autre dans le futile, il traverse des nappes de gaz et de virus. Ce n'est pas vraiment une vie, ce n'est pas le néant non plus. Et puis la névrose est venue doucement. Avec l'armada des symptômes répétés et des images cannibales. Il ne sait plus très bien faire la part entre le plaisir et la souffrance, le saule et le tremble, le travail et le farniente, l'asphodèle et la rose, la nuit et le jour.

Obstinément il tente de réinvestir les différents arpens de son corps.

3

Avant la fin du millénaire, il espère bien y parvenir sous peine de grands dommages. Il ne rit plus comme jadis. Quelquefois, il lance en l'air un prénom de femme et tout redevient rassurant. Ses goûts littéraires sont paradoxaux mais il voue une prédilection à la narration bancale de la canaille instinctive. Peu importe. De plus en plus de détails matériels l'horripilent. Ses malaises dans les lieux publics deviennent d'une fréquence inquiétante. Sentiment de mort imminente, diagnostiquent les hommes en blouse blanche.

Toujours cette même conviction d'inappartenance, de manège inutile ou qu'il aille. Il feint de s'intéresser à ce qui ne lui importe guère, il se trémousse par automatismes, sans jamais être dans le coup, sans jamais être quelque part. Ce qui l'attire est ailleurs et cet ailleurs, il ne sait ce qu'il est. Il dort du côté droit, à cause du cœur. Passe de longues heures prostré, à contempler les veines de ses mains. Allez savoir.

Il habite une contrée journalière nommée l'apathie. Il n'écrit plus qu'acculé. Grand bluff de la vie pipée. Les regrets de l'enfance sont entrés lentement par ses yeux et lui ont vidé l'intérieur de la tête. Il côtoie l'âge de l'hébété. Prendra-t-il un jour le temps de raconter une vraie histoire ? La sienne et toutes les autres. Il rêve souvent à ce livre léger et irrespirable, qui serait à la limite de tout et ne s'adresserait à personne.

Patrice Delbourg

IN : Jérôme Garcin, Le dictionnaire. François Bourin, 1988

A publié :

Ciné X. - Jean-Claude Lattès, 1977

**Cadastres*. - Le castor astral, 1978 (Matin du monde)

**La martingale de d'Alembert*. - Hemsé, 1981

**Génériques*. - Pierre Belfond, 1982

Embargo sur tendresse. - Le castor astral, 1984

Absence de pedigree. - Le castor astral, 1984

**Un certain Blatte*. - Le Seuil, 1989

**Toboggans*. - Le Nouvel Athanor, 1993 (Les cahiers du sens)

**Bureau des latitudes*. - Many, 1993

**Vivre surprend toujours : journal d'un hypocondriaque*. - Le Seuil, 1994 (Point virgule ; 149)

**Mélodies chroniques : la chanson française sur le grill*. - Le castor astral, 1994

**L'ampleur du désastre*. - Le Cherche Midi, 1995

**Les désemparés : 53 portraits d'écrivains*. - Le castor astral, 1996

**Exercices de stèles*. - Le Félin, 1996

**Demandez nos esquimaux, demandez nos calembours*. - Le cherche-midi, 1997.

* = à la médiathèque :

5

Génériques

Belfond, 1982

On lit d'un coup ces pages. La perception du rythme né des courts-circuits est essentielle. L'éviction des « beaux vers », la mise à plat de Beckett comme de Bourvil, la mise en charpie de chansons et de souvenirs...fournissent un matériau linguistique apte à produire des significations simultanées.

Dans le même temps, cette « trajectoire réaliste, éclatée et quotidienne » est reprise par une construction linéaire qui réoriente la lecture : éclatement ne signifie pas dispersion. Le titre, les sous-titres, la transposition de procédés cinématographiques, nous ramènent à des sensations déjà éprouvées, à partir desquelles l'attention se renouvelle. Partout est présent le règne de l'audiovisuel. Parce que chacun frémit en réentendant d'anciens indicatifs.

Parce que notre rire est imprégné de l'absurde des dessins animés. Parce que le temps est cette toile sur quoi le monde se projette. Parce que l'existence a souvent la lenteur ennuyeuse d'un documentaire. Parce que la pensée contemporaine a été bouleversée par les façons nouvelles d'envisager la vie apportée par le sixième art.

Oui, il faut lire d'un coup jusqu'au *générique final* où vient très naturellement le nom de Fargue, avant de passer à une lecture arrêtée. Celle-ci montre que le texte fonctionne grâce à un travail minutieux. La multitude de notations n'est pas, en elle-même, une explication. Quel écrivain n'a pas en poche un carnet plein de phrases surgies ? Ce qui compte, c'est la pertinence avec laquelle elles sont coupées afin d'éviter le bavardage et l'affaiblissement de leur pouvoir émotif, puis assemblées en fonction de la durée de ce pouvoir. En jouant sur les mots qui sont parfois plus forts qu'une phrase, en variant les effets d'animation ou de répulsion... Delbourg pourrait bien avoir trouvé ce que j'appellerai (en plagiant Cendrars) la *moelle néon* des banlieues modernes.

Gérard Noiret, IN : La Quinzaine littéraire, 1-15 Mars 1983

Génériques

le plus dur c'est de s'asseoir
sans se faire remarquer
derrière l'hygiaphone
écouter près du cœur ces lointaines passions
- il voudrait - dites-le-lui
une sorte de dimanche indéfiniment prolongé
la convoitise dare dare
simple décence mise en terre
le désir inox longe la voirie
entre le seuil et la rue
la vie étonnée d'être en vie
- quelqu'un parle - bourdonnement grave
jamais la situation n'a été aussi claire
doucement sur une ligne cotonneuse
gel général ivresse refroidie
dans des frottais de peaux
ce fut l'affaire de quelques nuages
sur une section d'asphalte noir
il faudrait que ce soit cocasse
oui vraiment
comme d'anciens fumettis

même le néant a son jour de fête

7

Génériques

ce don de prendre congé comme ça à la toussaint
à l'improvisiste au touquet et même ailleurs
d'une main légère
ce rien technicolor dans les yeux génériques
drôle vraiment ce génie de vider les lieux
l'échine raide toujours en visite
une dose de famine dans certaines manières
drôle de bout en bout brave garçon au jeu atroce
des bruits d'assiette le gaz à la narine
ultime jacquerie du noeud
- ce besoin de fillette bon dieu
my dear clémentine par la voix du tuner
le speaker annonce son psychodrame
dinguerie qui fait macule
le pain d'amour disais-tu canal 5
fenêtre ardente
et la gaieté passa

maintenant la douceur envahit le matin
d'abord la tête puis l'absolu

Absence de pedigree

Castor astral, 1984

Tout le puzzle d'une vie à ramasser, cela s'appelle une rencontre, une attente, une méprise ou un regret.

Patrice Delbourg, journaliste dans un grand hebdomadaire, possède un sens aigu de l'humour sous une apparence d'homme robuste et tranquille. Pourtant, je n'en connais guère de plus fragile, de plus blessé, de plus inquiet que lui. Derrière la douceur du regard, que de choses vacillantes pour ce poète perpétuel orphelin ou, selon ses propres termes, « émigré » de lui-même.

Absence de pedigree nous parle déjà par son seul titre : ne pas avoir de pedigree, c'est être fils de personne ou de rien, c'est devoir se façonner soi-même sans l'aide de quiconque. Delbourg symbolise à mes yeux un vrai désespoir du siècle, une difficulté d'être qu'il faut affronter jour après nuit. Heureusement, l'écriture est là, sûrement le meilleur des neuroleptiques. Aussi le journaliste comme l'écrivain s'y adonnent-ils avec une farouche énergie. Lyrique Delbourg ? Oui, sans doute, mais d'un lyrisme lacéré, un peu comme ces toiles de Fontana fendues au rasoir. Les mots s'alignent, forment un vers ou un lambeau de vers, pour venir buter sur un blanc - interrogation, silence ? La phrase reprend, perd un verbe en route, se ponctue d'une série de substantifs, d'images sordides ou à dessein banales, le tout dans une absence totale de ponctuation, à l'exception de quelques tirets. Chaque poème semble être un accouchement difficile ou la narration saccadée d'un homme qui fut le témoin d'une scène insoutenable. Peut-être Delbourg voit-il ainsi la vie ?

Jean Orizet, IN : Le Figaro magazine, avril 1985

9

Absence de pedigree

une épaule d'abord et puis l'autre
dans la salle des périodiques
contre la force centrifuge des incunables
s'adosse
pure rauque cervelle omnibus
l'éclat du minium sur la rambarde
goût du jour mâchonné
le poids des talons
déglutit le monde
jusqu'à l'extrême mesure du ciel adhésif
il pleut des portulans sur sa tête crue
étale ses gribouillages petits caillots écarlates
l'ocil des viscères descend sur l'*extra strong*
hurle face aux molles taupes studieuses
emmitouffées malades avachies sur restif
montesquieu saint-simon et autres stéthoscopes
tensiomètres marmonnant leur érythème fessier
fissure anale contre l'évanouissement des in-octavo
il prend l'illure courante des spectres en radoub
déballa ses amulettes marottes babioles
lui vieux con enfin libre
et bientôt derrière les enfants les fleurs les filles au balcon
sur vergé format raisin dans un corps univers
sous cette verrière silencieuse
voici trop court son souffle

Absence de pedigree

vent six à huit beaufort
mollissant par l'ouest des zones
jour couleur de cendre sur le quartier cockney
de son grabat un vieux
parle sa vie au dictaphone
une femme ouvre les bras
pour mieux ne rien dire
des abeilles en plein décembre
sur les murs du bordel
une image remplace une image
empreinte boréale
derniers aromates
ici l'attente pourrait durer des millénaires
comme un animal
familier qui rêve ou désespère

11

Embargo sur tendresse

Le castor astral, 1986

Derrière une apparente désinvolture, ce livre prend des allures de manifeste du désengagement, voire d'éloge du détachement et de l'indifférence. Vivre semble alors comme un lent coma, un ralenti douloureux plongé dans une inexplicable fatigue. Un léger penchant pour la provocation et un humour d'un cynisme cinglant ne sont que les appareils d'un profond désespoir. Seuls les vertiges du vocabulaire et un sens aigu de la dérision viennent sauver l'auteur à la lisière de la tétanie. Ce désarroi démasqué est celui d'une époque incertaine où il devient tentant de déclarer forfait face à l'aventure et au spectacle du monde. Tout autre est un intrus dans nos forteresses d'exil intérieur. Et si ce livre de démission n'était, dans sa lucidité et sa fragilité, que le reflet magnifié de nos incertitudes ? Un chant de mélancolie poussé à bout de mots sur l'écran de nos blessures.

Embargo sur tendresse

se retrouver soudain vieux déjà
sans aucun lien de continuité
dans une chambre aux murs blancs
nue rigoureuse et pure
ayant seulement souvenir imprécis
d'avoir beaucoup voyagé
pour inventer un horaire aux nuages
dans le coeur des minerais cachés
ayant seulement conscience diffuse d'un monde bouche bée
corps en équerre grimaces humides
comme ramassé par le rêve pour être mieux emporté
il faut se souvenir écrire les traces
photographier ce qui reste sur l'échelon des lassitudes
bientôt d'un nénuphar naîtra tout le soleil
l'univers perdra ses feuilles mousson de plomb
il passera l'hiver dans la dérision de la lumière
la tristesse se transformera en blatte
la boue chuchotera sa patience il s'acceptera par défaut
ce sera une journée pour uniquement survivre
longtemps après les paysages se mettront en place

13

L'ampleur du désastre

Le cherche-midi, 1995

L'ampleur du désastre reprend, pour l'essentiel, nombre de poèmes publiés dans les différents recueils (*Toboggans* 1976, *Cadastrés* 1979, *Génériques* 1983, *Absence de pedigree* 1984, *Embargo sur tendresse* 1986), qui ont fait de P. Delbourg le principal nom d'un cri montant des métropoles désespérantes, de la crise des valeurs et des identités ; d'une poésie qui n'est pas sans prolonger celle de la Beat Generation. Dans ce réalisme éclaté, ce lyrisme prompt à intégrer les mots (les noms de marques, les anglicismes, le néologisme, etc.) les plus éloignés du lexique poétique habituel le sens du rythme et de la syncope sont déterminants. Le collage et le montage sont des techniques de base employées et variées à merveille. Proches du free-jazz, ces improvisations très travaillées arrivent souvent aux limites de la saturation mais sont toujours sauvées par un raccourci inattendu, une formule étonnante. L'écriture joue avec l'instrument biographique, en tire des sons aigus qui s'intègrent dans une narration que hachent les blancs, les citations et les subites cascades d'expressions. Toutes les bribes d'histoires se situent dans les marges de notre fin de millénaire. Elles ont les sex-shop, les cinémas X, les trottoirs du petit matin pour décor ; et les voix de la radio, les images de la télévision pour uniques manifestations du sublime. Il suffirait que l'auteur se répète, que l'humour cesse d'être sous-jacent pour que tout s'abîme dans la complaisance. Il suffirait que la retenue perde un instant ses droits pour que cet expressionnisme sombre dans le mauvais goût. Mais le chroniqueur littéraire et musical (*L'Événement du jeudi*), l'homme de radio (France Culture), le romancier viennent constamment épauler le poète, lui apporter leurs ouvertures... et cela ne se produit jamais. Cet univers tient de A à Z, grâce à une étonnante capacité de renouvellement.

Gérard Noiret, IN : La Quinzaine littéraire (1-15 janvier 1996)

regardez le vide
qui danse sur le fil
de nos vies saltimbanques
la ligne de soif de tant d'iris mortes
nul ne reviendra jamais de cet obscur vertige
regardez la vigie mascarade
qui gigote sur le film
de nos mémoires anthropophages
nul ne pourra
longtemps encore se tenir debout
arc-bouté contre le tsunami de l'enfance

15

Il est fou, ce Patrice Delbourg ! Voilà qu'il entraîne le poème dans une accélération interdite par des codes secrets. On trouve une overdose d'alcool et de stupéfiants divers dans le sang de la phrase. Il invente la poésie supersonique lancée par les fusées du désastre. Son titre : *L'Ampleur du désastre*, sans doute faut-il l'interpréter. A partir du désastre, il va créer l'ampleur, la splendeur, l'amplitude. Les noms propres de notre modernité, les noms communs qui nous agressent, tous ces mots vont se heurter, lutter au couteau, faire l'amour, se défaire, éclater. La richesse du vocabulaire, pas seulement emprunté au français, nous offre un feu d'artifice qui n'a rien d'artificiel. La phrase est hachée par des blancs, des silences. Elle est drue, surprenante...

On pourrait parler de délire verbal si l'on ne voyait que tout est maîtrisé, qu'il ne s'agit pas d'une inspiration vaguement lyrique car il y a dans ce chaos déploré une sorte d'émerveillement constant...

De la démesure, certes il y en a, mais c'est la situation qui la dicte et non une conception littéraire si hardie qu'elle soit. Mesure dans la démesure. L'ego recule devant ces séismes mais nous offre au passage quoi ? Du sentiment.

Oui, car Delbourg, parmi tout cela, fait jaillir des musiques, offre au désastre en question sa partition musicale. Il appartient bien à la famille de Corbière et de Laforgue, mais Lautréamont et Rollinat ne sont pas loin. Les titres des parties du livre empruntent au cinéma : « Bande-annonce » ou « Génériques », à la fête foraine et à la boxe : « Toboggans » ou « Dernier round » et l'on va de « L'embargo sur tendresse » au « désespoir fou ». Mais pourquoi suis-je sorti de cette lecture non pas fusillé par cette mitraille de mots, mais tout réconforté parce que c'est aussi tendre, parce qu'on est dans une sorte de cirque planétaire, parce qu'on découvre une musique inattendue. Chaque lecteur recevra ce livre avec sa sensibilité propre et ses contradictions. Il se peut qu'on l'adore ou qu'on le déteste. Moi, je l'adore comme on adore ce qui ne vous ressemble pas avec la petite nostalgie de ce que l'on voudrait être. Il est fou, ce Patrice Delbourg ! Fou de poésie.

Robert Sabatier. IN : L'Événement du Jeudi, 7/13 déc. 95

Une poésie au néon

Ils sont plusieurs à décrire la misère du trottoir, de la banlieue, des petites heures blêmes et de la solitude dépeuplée, dans notre poésie. Le plus incontournable des poètes misérabilistes demeure aujourd'hui Yves Martin. A sa suite, Patrice Delbourg a pris une place enviable car il ne craint pas d'utiliser un langage syncopé aux américanisms nombreux. Il s'agit d'une poésie au néon, désespérée et coriace en même temps. Sa vigueur et sa hargne - mais il ne faut pas les séparer de la tendresse blessée - s'expriment sans vergogne dans un livre efficace et impitoyable, *L'Ampleur du désastre*. Patrice Delbourg écrit :

Je voudrais pas crever
sans me souvenir
une fois au moins du nom
de l'inventeur du gyroscope
accroché au plafond tête en bas comme une chauve-souris
je récapitule ma naissance jour après jour
hurlant rigodon
tête à peine meublée
mince couche de chair du squelette
chaque matin envie d'étrangler
en soi
cet acte secret
d'aimer encore.

Alain Bosquet, IN : Le Figaro Littéraire du 21 décembre 1995.

17

Vivre surprend toujours : journal d'un hypocondriaque

Seuil, 1994

Malade plus ou moins imaginaire, l'auteur a tenu un journal pendant un an. Jour après jour, il conte ses petits maux.

S. P. Fourier

Ma naissance fut ma perte. Rictus de machabée depuis.
Les babines des nounous en parapet comme des bouteilles d'oxygène. Au sein premier fiasco. L'amour de l'amour en couveuse. Aumône d'un viatique sous ultraviolets. De bouillie en funérailles. Ainsi de suite. Jusqu'à ce que régression s'ensuive. L'Inexplicable. L'Inextricable. Native l'entaille.
Carnivore, le temps qui s'égoutte sur le bureau des latitudes.
L'occupe si peu mon nom.

Se Lucie

- Je suis très pâle, non ?
- Ça y est, ça recommence, je vous croyais guéri
- J'ai un mauvais pressentiment pour ce voyage
- Vous devriez vous mettre de l'eau de bleuet sous les yeux
- Déjà tartiné de fond de teint. Je suis livide sous le fard. Incapable de donner le change
- Hyp... Hypo... Hypo ! Comment ça s'appelle déjà votre truc !
- Ah non, pas de sarcasme, je vis un enfer
- Si vous arrêtez de mettre votre nombril au centre du monde
- J'ai des antécédents
- Voyez des gens, allez au spectacle
- La vie est un sport individuel.

Un certain Blatte

Le Seuil, 1989

Les pérégrinations d'un employé modèle dans une banque du Marais, amoureux de Paris, collectionneur de toutes sortes de choses : réclames, génériques de télévision, articles de presse, photos...

Mélodies chroniques : la chanson française sur le gril

Le Castor astral

P. Delbourg défend une chanson d'urgence et d'émotion. Sont rassemblées dans ce livre iconoclaste certaines de ses chroniques sur la chanson française parues depuis quinze ans aux Nouvelles littéraires, puis à l'Événement du jeudi.

19

Les désemparés : 53 écrivains au bord des mots

Le Castor astral, 1996

Derrière une écriture toute de fantaisie pour le style, toute de rigueur pour les renseignements et révélations, Patrice Delbourg offre un dictionnaire critique des grands maudits ou marginaux des lettres francophones.

L'Académie pas de chance

Sur les traces de Charles Monselet, Patrice Delbourg monte sa galerie de portraits. Il y a soigneusement classé 53 poètes et romanciers par date de naissance. De Charles Cros (1842) à Jean-Philippe Salabreuil (1940), Les Désemparés couvrent un siècle de littératures buissonnières.

On imagine d'emblée qu'un aréopage saugrenu y réside, des marginaux fantasques, des malchanceux de toujours et qu'on les a enfin extirpés de leurs mystères, dégagés du guignon.

«Ni anthologie, ni florilège, ni manifeste, ni dictionnaire critique. Peut-être un choix de visites fraternelles chez quelques auteurs singuliers, insolites.» C'est à la fois le livre des grandes lectures et le fruit des angoisses d'un critique dont le travail est par nature condamné à la dispersion. Journaliste et écrivain, Patrice Delbourg souhaitait laisser à ses articles la chance qu'ont ses créations.

Aussi a-t-il repris les papiers qu'il donnait naguère aux *Nouvelles Littéraires*, à *L'Événement du jeudi* dont il assure aujourd'hui la chronique littéraire pour leur donner un nouveau souffle, une cohérence peut-être, un sursis. Augiéras, Kowalski, Péret, Brauquier, Hyvernaud, Follain, Reverdy, Prével, Fourest, Calaferte, Robin... Les bibliophages ne feront pas beaucoup de découvertes et seront même surpris de trouver encore Cros (dont l'Atelier du Gué publiait des inédits en 1992!), Bove, Gadenne ou Calet là où ne manquent pas -jamais- les vrais inconnus. Le terme de « désemparé » lui-même paraîtra abusif puisqu'il mêle aux douleurs d'André de Richaud le désarroi de Benjamin Fondane, les grosses colères de Darien aux douceurs de Norge. Cependant des pages qui comptent autant de suicidés (Giauque, Duprey, Luca...) peuvent bien admettre le mot qui rejoint toutes ces manières d'«être contre soi».

Reste qu'à fréquenter la prose joueuse de Patrice Delbourg, on prend le goût de relire Jean de La Ville de Mirmont, Jean Forton, Chaval ou Paul Chaulot. Et même s'ils ne poussent personne à la lecture éreintante de l'hétéroclite Jean-Pierre Brisset, *Les Désemparés* peuvent devenir le premier guide d'une génération de lecteurs, celle qui n'a pas encore découvert Jean-Pierre Dadelsen, Stanislas Rodanski, Salabreuil ou Gérald Neveu. Elle trouvera du plaisir à baguenauder sur les chemins de traverse débroussaillés souvent par de petits éditeurs, au cœur de ce « territoire de ferveur et d'extravagance »

Eric Dussert, IN : Le Matricule des Anges, 17, sept.-oct. 1996

21

Exercices de stèles

Dessins de Jean-Pierre Cagnat
Le Félin, 1996

Cent portraits d'écrivains à la plume, au crayon et au vitriol. De Balzac nouveau-né à Jungfer patriarche, de Rabelais dans ses langes à Fontenelle à bout de course... Une chronologie tantôt fantaisiste, tantôt clinique, tour à tour farfelue, romantique, scabreuse ou rêvée.



Voici tout un siècle fictif de petits posthumes
sur mesure.
Du Boulevard Ossements
jusqu'à Cent Ans de mortitude,
après avoir fait mille concessions
- et pas toujours à perpétuité -
les auteurs se sont finalement arrêtés
sur *Exercices de stèle*,
clin d'oeil à Raymond Queneau,
bien que celui-ci soit inexplicablement absent
de ces éphémérides.
Il ne s'agit pas ici de la seule étrangeté du propos.
Pourquoi la mort d'un écrivain et pas sa naissance,
vous direz-vous ?
L'enjeu peut paraître négatif, monomaniaque,
décourageant, bref peu attractif.
De la licence IV à la licence poétique,
les disparitions littéraires sont souvent plus intéressantes
que les premiers balbutiements en grenouillère.
Question de recul.
On rencontrera des génies planétaires
comme de sombres plumeurs entendant bien le rester.
Les auteurs d'une seule oeuvre, tels Corbière ou Amiel,
côtoient des démiurges incontinents,
Georges Simenon ou Agatha Christie par exemple.
La mathématique est présente avec Évariste Galois,
la loufoquerie n'est pas en reste,
sur les talons de Pierre Dac.
Pour certaines années particulièrement chargées,

23

le choix a été déchirant. Il a fallu laisser au marbre, si l'on peut dire, des noms comme Stendhal, Pouchkine, Molière, Conrad, Joyce, Melville, Dante, Woolf, Tchekhov, Diderot, Shakespeare, Lamartine (qu'est-ce qui passe par la cheminée ?). Parfois, dans des cas proches de la guérilla civile, il y eut entorse, aménagement, mais si minime. Hormis ses aspects ludiques, impressionnistes, cliniques, informatifs ou de profonde mauvaise foi, cet opus peut se compulsier comme un sablier intime. Pour tester sa propre endurance en regard d'écrivains que le lecteur aura « déjà enterrés ».

Tiens, j'ai fait mieux que Baudelaire !
ou bien vis-à-vis de ceux dont l'âge de la mort peut devenir un but en soi :

Ah ! rivaliser avec Soupault, Shaw ou Monfreid !
On notera distraitemment, à l'usage des hagiographes patentés, qu'en additionnant l'âge des deux auteurs, on flirte avec Fontenelle... Ce qui n'est pas une piste. Tout juste une faiblesse.

La Médiathèque a déjà reçu

1993

Mai

Georges Méryllon
Thierry Fourneau
Ed. Cadex

Octobre

Pierre Autin-Grenier
Louis Dubost
Jean Le Mauve
Frasil

Novembre

Lecture Hermann Ungar
François Frapier

Décembre

Section jeunesse
Extraits de « Le monde entier m'attend »
Frasil

1994

Janvier

Lecture Benoît Auffret, François Garnier, Jean-Pierre Georges
Frasil
Atelier théâtre MJC

Mars

Ecrivains de l'ouest américain
Michel Valmary
Frasil

Avril

Jean-Marie Laclavetine
Thierry Guichard

Septembre

Bohumil Hrabal : « Fleur de Prague »
Cie du Hasard

Octobre

« Iles... paroles francophones »
Frasil

Novembre

Lecture Louis Calaferte
Cie Reflex-Son

Novembre

Pierre Gripari : « Les contes de la rue Broca »
Frasil

Novembre

Lecture Philippe Lacoche, Vincent Ravalec, Jackie Berroyer
En présence de D. Gautier du Dilettante
Frasil

Janvier

Lecture François de Cornière
Atelier 360° de la MJC

Mars

Lecture Léon Werth
En présence de Viviane Hamy
Frasil

Mars

Eric Holder
Lecture par Nathalie Bauchet, Delphine Dufour, Jean Soumagnas

Avril

Jacques Borel
Classe 1° L du Lycée Claude de France

1995

Avril
Section jeunesse
Lecture Jacques Prévert
par Nathalie Bauchet et Delphine Dufour

Septembre
Thierry Guichard : « Le Matricule des Anges »
Alain-Claude Gicquel : Contre-Vox
Jacques Serena
Lecture de Laurence Cazaux

Octobre
« Au fil... d'Ariane »
Lecture d'auteurs de l'antiquité
Frasil

Décembre
Didier Daeninckx et les Editions Verdier en présence de
Gérard Bobillier.
Frasil

Section jeunesse
Marie-Aude Murail. Chris Donner
Deux écrivains pour la jeunesse lus par les comédiens de
la compagnie Frasil

1996

Février
Cabaret La Fontaine
Frasil

Mars
« Je vous croyais mort ! Enfin ce sera pour une autre fois.
Lecture du Journal de Jules Renard.
Théâtre Goblune.

Mars
Annie Saumont
Les Ambassades
Lecture : Nathalie Bauchet et Raul Indart-Rougier

Avril
La Tentation de Saint Antoine de Flaubert
Lecture de Jean-Marie Villégier

Octobre
Théodore Balmoral. Revue de littérature
avec Thierry Bouchard, Jean-Pierre Chambon, Antoine Emaz
Lecture : François Frapier, Dominique Charpentier.

Section jeunesse
Catherine Certitude de Patrick Modiano
SubThéâtre

Novembre
H.P. Lovecraft, celui qui hantait les ténèbres
Lecture/mise en scène : François Frapier, Dominique Charpentier et
Didier Niverd
Avec Michel Houellebecq

Janvier
Le Cancan des corps guerriers
Les femmes et la guerre
Mise en scène Susana Lastreto

Février
Le 17^e siècle à plein coeur
Atelier 360°
Lecture de Madame de Scudery, Madame de Lafayette, Madame de
Villedieu, Molière, La Fontaine, Corneille, Racine, La Rochefoucauld...

Mars
HB Editions
avec Huguette Bouchardeau et Jean-Noël Blanc
lecture Raul Indart-Rougier et Nathalie Bauchet

Mars
Les Ambassades
Des poètes en région centre
Patrice Delbourg
Lecture Frasil

1997

le 21 mars 1997

Treize ans plus tard,

Romorantin n'a pas pris une ride
La médiathèque s'est devenue une cathédrale

- et voilà sa diligente vestale...

les veis me montent à la moelle
les larmes aussi devant un tel accueil

une lecture d'aleuense, une hospitalité sans faille
je vais peut-être prendre pension

Merci à tous
et gratitude

Bonne Yellou